

ASOPERA.FR, 26\_11\_2014

<http://www.asopera.fr/critique-siroe-re-di-persia-r431.htm>



DECCA Stage Photos (From the premiere at the Athens Festival, 26 June 2014)

© Bruno de Lavenere/Decca

Siroé, rè di Persia,  
le 26/11/2014 - Opéra royal de Versailles  
Alfred Caron

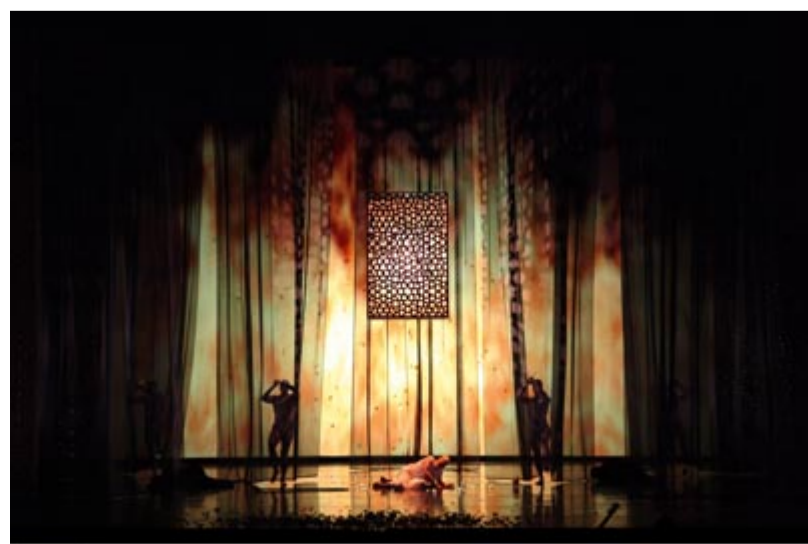
Le souvenir de l'*Artaserse* de 2012 plaçait d'emblée très haut la barre des attentes pour cette nouvelle proposition due à l'initiative de Max Emanuel Cencic et de sa maison de production Parnassus Arts. Le contre-ténor allait-il se révéler aussi génial metteur en scène que découvreur et producteur de talent ? L'impression globale laissée par le spectacle est nettement moins enthousiasmante que celle de 2012, mais il est vrai que la proposition paraît également plus classique tant dans le choix de l'œuvre que sur le plan vocal et scénique.

La résurrection de l'œuvre de Vinci devait autant à la qualité de la musique qu'à sa distribution hors normes et à l'extravagante mise en scène de Silviu Pucarete. Celle de Max Emanuel Cencic pour ce *Siroe* métastasien reste assez sage et se contente d'une approche essentiellement illustrative. Transposée dans une Perse de légende, héritée pour les costumes de l'esthétique des miniatures, elle doit finalement ses moments les plus réussis au travail du décorateur Bruno de Lavenère et du vidéaste Etienne Guiol qui, par un jeu très élaboré entre lumières, panneaux mobiles (moucharabiehs et velums) et projections vidéo inspirées de l'art décoratif persan et de ses volutes, parviennent à donner à l'action un mouvement et une profondeur spatiale intéressants mais ne peuvent compenser l'absence d'un véritable propos dramaturgique. Malgré une note d'intention qui révèle une remarquable connaissance des enjeux philosophiques du livret, le metteur en scène ne parvient pas toujours à les actualiser sur le plateau. Si certaines scènes, comme celle des remords du roi Cosroé au II<sup>e</sup> acte – transformée en une sorte de cauchemar chorégraphique infernal –, arrivent à se hisser au niveau d'un authentique moment de théâtre, très souvent les chanteurs semblent un peu livrés à eux-mêmes, malgré une assez nombreuse figuration destinée à animer le plateau.

La musique de Hasse elle-même ne réserve que bien peu de surprises. Si sa veine mélodique est plutôt agréable, la coupe des airs reste très répétitive et l'accompagnement instrumental assez uniforme. En dehors du *lieto fine* habituel, elle n'offre aucun ensemble, pas même un malheureux petit duo qui viendrait en rompre la monotonie. Les grandes scènes dramatiques, comme sait si bien les construire un Haendel (lui-même auteur d'un *Siroe*), sont rares et peuvent se résumer à celles du rôle-titre – dont une très belle scène de prison – ou à celle du roi, déjà citée. Pour le reste, on a affaire à une enfilade d'airs virtuoses très codifiés dont l'intérêt varie souvent selon la personnalité musicale et la capacité à les faire vivre des interprètes.

La distribution est largement dominée par la Laodice spectaculaire, au registre central très puissant et aux aigus métalliques, de Julia Lezhneva à qui reviennent des airs à vocalises ébouriffants. Juan Sancho compose une figure de despote tourmenté assez convaincante en poussant sa voix de ténor aux limites de sa tessiture. Quant à Max Emanuel Cencic, il est exemplaire d'expressivité dans un rôle de victime innocente auquel il donne un superbe relief grâce à son riche médium et sa musicalité impeccable. Le reste de la distribution, s'il est d'un excellent niveau, ne laisse émerger aucune grande personnalité. George Petrou, à la tête de l'excellent ensemble Armonia Atenea aux sonorités raffinées, anime avec beaucoup de conviction une partition qui ne semble pas toujours absolument mémorable.

Alfred Caron



DECCA Stage Photos (From the premiere at the Athens Festival, 26 June 2014)

© Bruno de Lavenere/Decca

Photos de la production originale (Festival d'Athènes, juin 2014).

© Bruno de Lavenere / Decca.

# Siroe à Versailles, une redécouverte signée Hasse

A l'instar de Rolando Villazon en 2011, le contre-ténor Max Emanuel Cencic s'est, lui aussi piqué, de passer à la mise en scène. C'est maintenant chose faite, avec la redécouverte d'un opera seria de Hasse, *Siroe, Roi de Perse*, donné pour la première fois en France à l'Opéra royal de Versailles.

Auteur

[Clément Rochefort](#)

Date de publication

27/11/2014



Siroe au Festival d'Athènes en juin 2014 (B. de Lavenere/Decca).

Vedette incontestable de son temps, rival de Haendel avec ses quelque 56 opéras, Johann Adolph Hasse est l'un des grands maîtres de l'opéra à numéros du 18<sup>e</sup> siècle. Avec ses arias extrêmement développées, il est, lui aussi, l'un des pères du belcanto, mais d'un belcanto encore baroque. Ce qu'est *Siroe*, avec son intrigue-prétexte signée Metastase, offrant au compositeur tous les affects traditionnels de la palette obligée de l'opéra : frères ennemis, femme passionnée, fille vengeresse et père vindicatif. Mais l'intérêt principal de cette redécouverte réside dans la mixité des influences de la musique de Hasse : Vivaldi à la base, Mozart en surimpression, et une vivacité rythmique et harmonique qui annoncerait par moment ce que Gluck écrira quelques années plus tard. Une musique efficacement servie par l'ensemble Armonia Atenea sous la baguette alerte et pleine d'inventivité de George Petrou, parfaite pour faire oublier la monotonie intrinsèque qui menace presque toujours l'opera seria !

Sur scène, Julia Lezhneva brille en Loadice, virtuose de la vocalise, quitte à compromettre, par moments, la justesse et ses respirations. Max Emanuel Cencic jouit toujours du même tonus vocal, son léger "grain" dans le timbre offrant une consistance adéquate à *Siroe*, héros sans doute le plus consistant humainement. Dommage, cependant, que la virtuosité étouffe par moments la clarté du texte. Mais après tout, dans *Siroe*, c'est le chant qui l'emporte ! On a fait aussi de belles découvertes : de la soprano américaine Lauren Snouffer dans le rôle travesti d'Arasse d'une part, agile sans déperdition musicale et dotée d'une articulation naturelle et fluide, et du ténor espagnol Juan Sancho d'autre part, moins brillant dans les airs mais le plus habile de tous à animer les récitatifs.

Qui, mieux qu'un chanteur lui-même, sait ce qui offre aux chanteurs un confort optimal ? C'est ainsi que la mise en scène de Max Emanuel Cencic consistait en un plateau seulement habillé d'un cyclorama au lointain projetant des oasis luxuriantes et de quelques moucharabiehs tamisant une lumière extrêmement chaude : écrin idéal pour les chanteurs, plongeant en plus le spectateur dans l'univers stylisé, fantasmé, des *Mille et une nuits*. Il n'en fallait pas plus pour faire un beau spectacle avec du beau chant. (26 novembre)

## « Siroe » à l'Opéra de Versailles : l'Orient baroque façon BD

[Philippe Venturini](#) | Le 27/11 à 18:40, mis à jour le 28/11 à 10:28



« Siroe » à l'Opéra de Versailles : l'Orient baroque façon BD - Bruno de Lavenere / Decca

**Le contre-ténor Max Emanuel Cencic fait redécouvrir un opéra oublié de l'allemand Hasse. Un spectacle haut en couleur et musicalement virtuose, à voir à Versailles les 28 et 30 novembre ou à écouter au disque.**

Formidable chanteur, contre-ténor des plus charismatiques de la scène baroque, Max Emanuel Cencic est également un infatigable chercheur. Alors qu'il pourrait se satisfaire de quelques rôles de Haendel qui lui suffiraient à parcourir le monde, il préfère sortir de l'oubli des partitions et proposer de nouveaux projets. Ainsi présente-t-il sur la scène de l'Opéra de Versailles, toujours à l'affût des programmes originaux, « Siroe » (1733) de Hasse qu'il vient parallèlement d'enregistrer pour Decca.

Si le nom de Johann Adolph Hasse (1699-1783) est un peu négligé aujourd'hui, il fut un des plus fameux du XVIIIe siècle. Allemand comme Haendel, il fit carrière en Italie et fit souvent appel aux mêmes chanteurs vedettes que son aîné. Les deux compositeurs ont d'ailleurs partagé ce même livret de « Siroe » propice aux situations très caractérisées qu'aimait l'opéra d'alors.

Le roi de Perse Cosroe, épuisé, s'apprête à désigner son successeur. Ses deux fils Siroe et son cadet Medarse se disputent le trône. La princesse Emira aime Siroe, mais elle veut venger la mort de son père, tué par Cosroe. Elle doit aussi compter avec sa rivale Laodice. Comme à l'accoutumée, les conflits entre amours et pouvoir, les travestissements et les mensonges nourrissent une intrigue rocambolesque qui s'achève par la rébellion du peuple et un pardon général.

Un tel livret offre à Hasse une belle galerie de personnages, dont il affine la silhouette à grands traits d'airs (très) virtuoses ou tendres, toujours hauts en couleurs et en sentiments. L'équipe réunie par Max Emanuel Cencic, qui signe également la mise en scène, se montre à la hauteur des difficultés de la partition et offre un spectacle aussi réjouissant que sensible.

### George Petrou, chef grec virtuose

Cencic lit « Siroe » comme un conte moral où se croisent des rôles archétypaux. « *Ce conte se passe dans une Perse détachée de toute réalité où les protagonistes sont inventés de toutes pièces* ». Aussi a-t-il choisi d'inventer un Orient de théâtre. De superbes costumes, des turbans, quelques coussins et panneaux de bois suffisent à la scène. De beaux jeux de lumière et une habile projection vidéo se charge d'apporter des motifs bariolés, propres à faire voyager le spectateur.

Outrageusement maquillé, semblable à une momie, le vieux roi Cosroe, et les deux prêtresses qui l'accompagnent, échappées d'une bande dessinée ou de « La Guerre des Etoiles » témoignent que Cencic n'a d'autre but que de divertir son public. Il incarne avec la subtilité et la noblesse nécessaires le rôle-titre, injustement accusé de complot. Mary-Ellen Nesi campe un Medarse détestable à souhait tandis que Julia Lezhneva triomphe des redoutables chausse-trappes qu'additionne le rôle de Laodice. Dans la fosse, le chef grec virtuose George Petrou et son ensemble Armonia Atenea ne ménagent pas leurs efforts et participent à l'enthousiasme de cette découverte. A voir sur scène et à réécouter au disque.

**SIROE » de Johann Adolph Hasse. A Versailles, Opéra Royal (01 30 83 78 89) à 20h le vendredi 28 et à 15h00 le dimanche 30 novembre [www.chateauversailles-spectacles.fr](http://www.chateauversailles-spectacles.fr)**

**Vient de paraître au disque : Hasse : « Siroe ». 1 coffret de 2 CD Decca**

Philippe Venturini

En savoir plus sur <http://www.lesechos.fr/week-end/culture/0203971186787-siroe-a-lopera-de-versailles-lorient-baroque-facon-bd-1068983.php?amQ5Av4WK56RkFZf.99>

## PARIS/Versailles „SIROE, RE DI PERSIA“ von J.A.Hasse in der Hofoper – 28. XI. 2014



Max Emmanuel Cencic (Siroe), Julia Lezhneva (Loadice), Juan Sancho als alter König Cosroe und Mary Ellen Nesi als Medarse (Foto: Athen Festival Juni 2014, Bruno de Lavenere/DECCA)

### PARIS/VERSAILLES : „SIROE, RE DI PERSIA“ von Hasse in der Hofoper – 28. XI. 2014

#### Wiederentdeckung eines verschollenen Werkes, nach Paris bald in Wien und in aller Welt



Johann Adolf HASSE

Wer kennt heute noch **Johann Adolph Hasse**, 1699 in Bergedorf bei Hamburg geboren und 1783 in Venedig gestorben? In den meisten Opernführern wird er nicht mal genannt, und außer in Dresden und Halle scheint er kaum irgendwo auf dem regulären Spielplan zu stehen. Dabei hat er mehr als 70 Opern komponiert, wovon 56 heute noch namentlich bekannt sind. In Dresden erinnert man sich seiner, weil er dort von 1733 bis 1763 dreißig Jahre lang mit großem Erfolg die Hofoper geleitet hat. Deswegen wurde er auch in ganz Europa „*il caro Sassone*“ (der liebe Saxe) genannt. Nach der Bombardierung Dresdens im Siebenjährigen Krieg, in der seine gesamten Partituren verbrannten, wich Hasse nach Wien aus, wo Maria-Theresia ihn mit großen „*honneurs*“ empfing. Hasse sprach fließend italienisch, hat in Neapel bei Scarlatti und Porpora studiert, besaß ab 1735 ein Haus in Venedig und nannte sich „*Giovanni Adolfo*“. Er heiratete eine der größten Sängerinnen seiner Zeit, Faustina Bordoni und war auch sehr gut befreundet mit dem Dichter Pietro Metastasio und komponierte mindestens 30 Opern nach seinen Libretti. Dieses ist auch wahrscheinlich der Grund, weswegen man Hasse kurz nach seinem Tode (fast) vergessen hat. Denn die klassische „*Opera seria*“ kam nach Glucks Opernreform und dem Verschwinden der Kastraten, die in ihr anscheinend so wunderbar glänzen konnten, vollkommen aus der Mode.

Es ist der Verdienst der Händel-Festspiele in Halle, dass im zwanzigsten Jahrhundert einige Werke von Hasse wieder ausgegraben wurden und der Verdienst von **Max Emanuel Cencic**, dass „*Siroe*“ nun wieder gespielt wird – zum ersten Mal nach zweihundert Jahren. Cencic, ursprünglich Solist bei den Wiener Sängerknaben und seit 2001 Countertenor, brachte Anfang dieses Jahres eine CD heraus mit „*Welteinspielungen*“ total vergessener Arien von Hasse („*Rokoko*“, bei Decca). Jetzt folgte die erste Aufnahme von „*Siroe*“ bei dem gleichen Label und eine Welttournee, die in Athen anfing und über Versailles weiter nach Amsterdam, Budapest, Moskau und Wien führt. Cencic hat alles in eigener Regie unternommen: die Wahl des Werkes, die „*künstlerische Leitung*“, die Besetzung, die gesamte Produktion (mit der in Wien ansässigen Parnassus Arts Productions), das Marketing, die Titelrolle und nun auch zum ersten Mal die Inszenierung. Nach heute gängigen Normen scheint das etwas viel, und „*Understatement*“ scheint auch nicht seine stärkste Seite zu sein. Doch das war auch nicht der Fall bei den großen Kastraten, die im achtzehnten Jahrhundert auf der Bühne in Versailles standen, mit Diamanten auf ihren Schuhschnallen, und die manchmal mehr Schmuck trugen als die französische Königin. In deren Fußstapfen will Cencic offensichtlich treten – und tut es mit Erfolg. Das Konzept von Parnassus Arts geht auf, und es entstand eine Aufführung, die musikalisch viele andere neuerliche Wiederentdeckungen in den Schatten stellt. So beklagten wir diesen Monat in Marseille, dass manche Sänger ihren so selten gespielten Rollen einfach nicht gerecht wurden/werden konnten. Davon war hier nicht die Rede, denn beinahe die ganze Besetzung hatte an der Platteneinspielung mitgewirkt.

Auch szenisch gab es Erfreuliches zu berichten. **Cencic** distanzierte sich als **Regisseur** im Programmheft vom heutigen Regietheater, mit dessen Vorliebe für „*kahle Bühnen*“ und „*freudscher Interpretation*“. Er sieht in *Siroe* „*ein Märchen aus 1001 Nacht*“ – und so ging er die Geschichte auch an. Das Libretto folgt dem Muster vieler Opern von Metastasio: eine verbotene Liebe in biblischen Zeiten an einem fernen Königshof, wo mindestens fünf oder sechs Personen gleichzeitig ganz unglücklich verliebt sind und nach einer komplizierten „*exposition*“ ungefähr alles tun, um die Geschichte noch komplizierter zu machen. Und nachdem viele Leute mit einem Messer oder einem Degen ganz fürchterliche Dinge angekündigt haben, und wenn man gar nicht mehr weiß, wer nun der Verräter oder der Freund ist, wer sich selber oder sein Gegenüber ersticht, wer Mann oder Frau ist, und wer nun gestorben ist oder nur scheinbar im Kerker liegt, geschieht die erlösende „*Katastrophe*“, in der die Erde bebzt oder ein Volk sich erhebt. Dann vergibt der Vater im „*lieto fine*“ seinem Sohn und darf dieser die Prinzessin seiner Wahl heiraten. **Bruno de Lavenère** schuf eine zugleich märchenhafte und reisetaugliche Ausstattung, wunderbar beleuchtet von **David Debrinay**. Manchmal überschreitet die Inszenierung die Kitsch-Grenze im indischen „*Bollywood-Stil*“, doch die Videos von **Etienne Guiol** – meist ein Schwächebekenntnis des Regisseurs – waren in diesem Fall gut in die Handlung eingegliedert. Und vor allem: sie folgten der Musik. Die Bühnenhandlung leitete einmal nicht von der Musik ab, sondern unterstützte sie. Endlich mal wieder ein Regisseur, der auch Noten lesen kann!

**Max Emmanuel Cencic** sang die Titelpartie mit der nötigen Bravour. Seine Stimme ist viel breiter und kräftiger als die mancher französischen Countertenöre, die regelmäßig auf dieser gleichen Bühne auftreten. So hat die Stimme von Philippe Jaroussky für unsere Ohren auf der Bühne etwas betont mädchenhaftes, was bei den damaligen Kastraten anscheinend überhaupt nicht der Fall war. Das waren, so die Überlieferung, „*wirkliche Männer*“, während Jaroussky vor Kurzem in einem Privat-Konzert in Paris einen berührend knabenhaften Cherubino sang. Cencic beherrscht als bester Sänger auf der Bühne problemlos die riesige Partie, die ursprünglich der Kastrat Farinelli gesungen hat. Neben ihm steht **Julia Lezhneva** als Loadice in der weiblichen Hauptrolle, die ursprünglich die damals 19-jährige Elisabetha Leodice gesungen wurde, eine Liebblingsschülerin des Komponisten und seiner Frau Faustina Bordoni, die im „*Siroe*“ von Händel (mit dem gleichen Libretto) die Rolle der Emira gesungen hatte. Wir gratulieren Julia Lezhneva zu ihrer klugen Rollenwahl, denn vor drei Jahren schien es plötzlich so, dass diese hochbegabte Sängerin in einer Sackgasse gelandet war. Kaum 19 Jahre alt, hatte der Dirigent Marc Minkowski sie bei einem Konzert in Warschau entdeckt und war so begeistert, dass er neun Monate später schon eine CD mit seltenen Rossini-Arien aufnahm, die der kaum zwanzigjährigen Sängerin alle Türen öffneten. Doch sie wählte keine Rollen, die einfach zu groß für sie waren und landete bei dem Concours Régine Crespin in Paris auf dem fast schon entwürdigenden letzten Platz. Damit wollte die durch Eva Wagner und Alexandra Pereira geleitete Jury der jungen Sängerinnen einen „*Denkzettel*“ geben, den sie zum Glück gut gelesen hat. Lezhneva sagte viele Engagements ab und überdachte ihre viel zu schnell gestartete (und „*gepushte*“) Karriere noch einmal von vorne. In den beiden ersten Akten klang ihre Stimme jetzt vielleicht manchmal etwas hart, aber das ist natürlich bei einer 24-jährigen Interpretin mit wenig Bühnenerfahrung, die atemberaubend schnelle Tempi in den Koloraturen nahm. Ihre letzte Arie des Abends war so eindrucksvoll, dass die Vorstellung wegen des anhaltenden Applauses sogar kurz unterbrochen werden musste. Auf der CD singt **Franco Fagioli** den Medarse, den jüngeren, bösen Bruder des Siroe. In Versailles war er leider nicht dabei, und **Mary Ellen Nesi** übernahm die Rolle, die ursprünglich für den Kastraten Caffarelli geschrieben wurde. Nesi war die Einzige auf der Bühne, die ihrer Partie nicht ganz gerecht wurde (aber vielleicht hat sie auch nicht viel Vorbereitungszeit gehabt). Da war **Roxana Constantinescu** als Emira um einiges überzeugender, so wie **Lauren Snouffer** als Arasse und **Juan Sancho** als Cosroe.

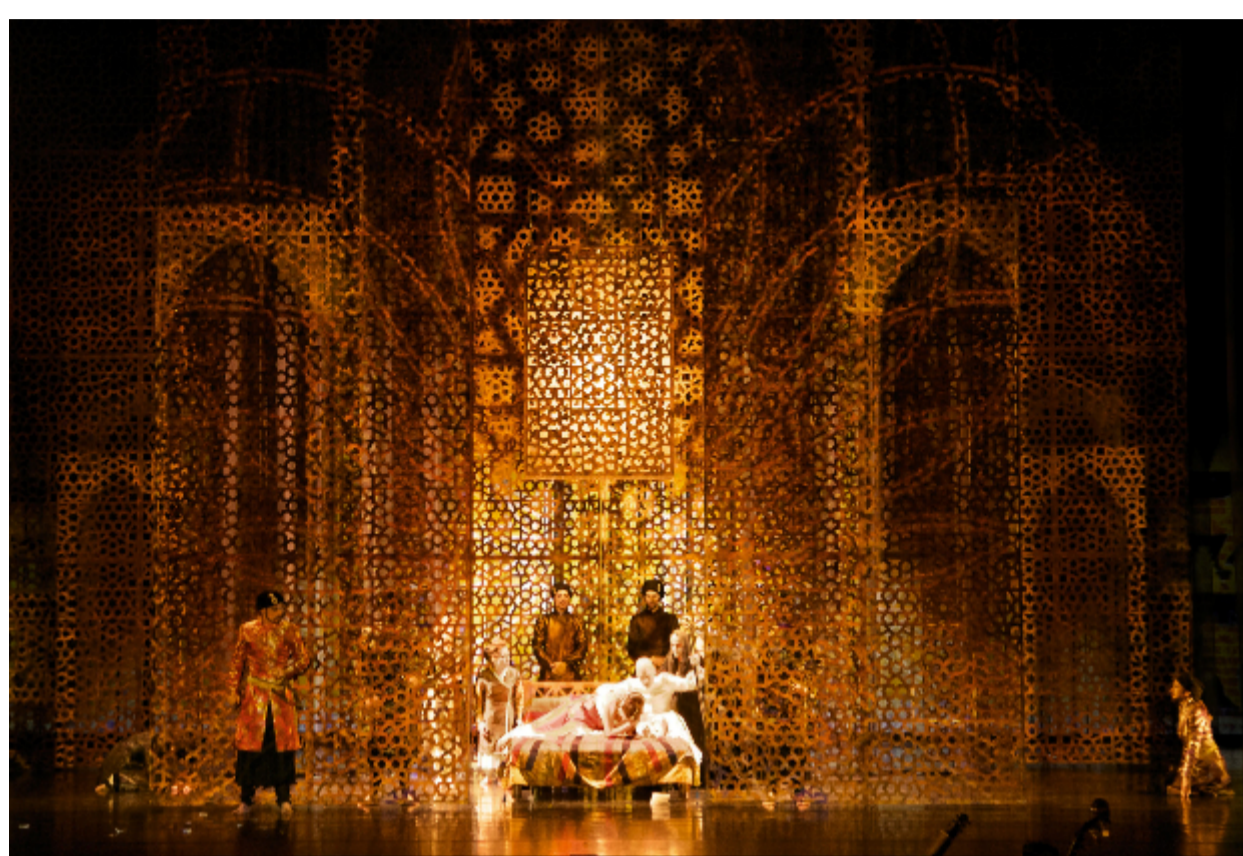
Der junge griechische Dirigent **George Petrou** leitete mit Verve sein Ensemble **Armonia Atenea**, und man kann nur staunen, wie sie bei der aktuellen Situation in Athen – laut Presseberichten sollen die Musiker manchmal Wochen und Monate nicht bezahlt sein – so gut und diszipliniert musizieren können (auch auf beiden oben erwähnten CDs). Nur bei der Ouvertüre irgendwelche Holzspielbaren historische Flöten geben? Danach nur für die Overtüre irgendwelche Holzspielbaren historische Flöten geben? Danach ging alles reibungslos. Aber einen kleinen Patzer muss es schon geben – sonst wäre es keine „*Live-Performance*“ mehr. Und wir freuen uns ja gerade, dass dieser vergessenen Oper nun nach zweihundert Jahren ein neues Leben eingehaucht wird. Und wir hoffen, dass noch einige andere Opern von Johann Adolph Hasse folgen werden. Denn er konnte wunderbare Melodien für große Sänger komponieren.

## *Siroe, Re di Persia* : une redécouverte flamboyante

\*\*\*\*1

Par [Julie Jozwiak](#), 29 novembre 2014

La redécouverte d'une œuvre constitue toujours un événement à part, se détachant du reste de la saison musicale. En cette fin du mois de novembre, c'est l'opéra seria *Siroe, Re di Persia* qui est tiré de l'oubli par Max Emanuel Cenčić. Le contre-ténor a voulu faire découvrir au public francilien un des plus grands succès du compositeur rival de Haendel : Johann Adolph Hasse (1699 - 1783). Pour ce faire, il s'attribue non seulement le rôle-titre mais également la mise en scène de l'opéra, s'entoure de chanteurs aux signatures vocales marquantes et confie la direction musicale à George Petrou, accompagné de son ensemble Armonia Atenea. Une combinaison très réussie : un spectacle éblouissant, digne de la splendeur de l'Opéra Royal de Versailles.



© Bruno de Lavenère / Decca

« *Siroe* est un conte. En évoquant le destin du prince héritier Siroé, [il] veut nous dire que le bien l'emporte sur le mal. Ce conte se passe dans une Perse détachée de la réalité où les protagonistes sont inventés de toutes pièces et n'ont pas grand-chose à voir avec les personnages historiques de l'ancienne Perse. » Le texte introductif de Cenčić contextualise l'opéra de Hasse, qui déroule une intrigue servant de prétexte à générer des airs virtuoses et à illustrer une morale. L'histoire mêle intrigues politiques et amoureuses. Le vieux roi de Perse Cosroé doit choisir entre ses deux fils pour sa succession ; il préfère Medarse, le cadet

hypocrite, à Siroé, l'aîné vertueux. Laodice, maîtresse du roi, est en réalité amoureuse de ce dernier et tente de le séduire ; lorsqu'il la repousse, elle se venge en le dénonçant à son frère. Emira, celle qu'il aime véritablement, déguisée en guerrier, a pour projet d'assassiner le père de son amant, responsable du meurtre de son propre père ; cependant elle ne peut révéler ni ses intentions ni son identité et se voit obligée d'accuser Siroé à sa place. Dès lors, le héros est jeté en prison par Cosroé mais sera finalement épargné, grâce au fidèle Arasse ; il deviendra roi avec Emira à ses côtés et accordera son pardon à tous ses ennemis.

La superbe mise en scène de Max Emanuel Cenčić plonge le spectateur dans un véritable univers de conte persan. L'esthétique choisie s'inspire d'un orientalisme raffiné : sur scène, des grilles orientales stylisées (moucharabiehs) coulissent pour permettre une structuration variée de l'espace. Le décor est complété par des voiles semi-transparents instaurant une ambiance à la fois pleine de mystère et de sensualité. Le plateau est également défini par la luminosité qui l'investit et dessine ses contours : elle change continuellement, étant adaptée à chaque scène. Tout au fond, un écran sert à projeter des images d'ambiance (fleurs abstraites, volutes...) ou des éléments signifiants (des flammes, le portrait de Siroé lorsqu'il est emprisonné...), voire des vidéos (un couple s'embrassant pour représenter l'amour). Dans tous les cas, à chacun des airs, à chacune des humeurs des personnages, à chaque changement de situation correspond un tableau scénique travaillé, cohérent, merveilleusement beau, qui charme les sens et fournit un cadre délicieusement plaisant. Bravo donc à Bruno de Lavenère qui a réalisé les décors et les costumes – bien coupés, pas trop extravagants, dans de très belles matières – et à David Debrinay qui a conçu un jeu de lumières d'une finesse remarquable, couvrant toutes les nuances avec succès (du terrifiant noir des ténèbres à la douceur du vert printanier, en passant par l'or du soleil oriental et le rouge agressif de la haine).

Musicalement, *Siroe* est très proche d'un opéra de Haendel, à la différence près que les arias sont beaucoup plus développés. D'autres influences sont également perceptibles, témoignage du fait que Hasse a voyagé dans l'Europe entière. George Petrou insuffle à l'ensemble Armonia Atenea une dynamique extrêmement énergique, entraînant, propice à l'expression du drame ; la vigueur qui anime les musiciens rend facile l'avancement de l'œuvre, qui au vu de sa forme risquait d'être appréhendée de façon beaucoup moins colorée et serait alors apparue comme une interminable succession de numéros. L'interprétation des instrumentistes est exemplaire, c'est certain : énergie, certes, mais aussi une justesse constante (ce qui n'est pas toujours le cas sur instruments d'époque), nuances, précision, contrastes, et écoute des chanteurs.



© Bruno de Lavenère / Decca

La distribution a un double mérite : elle est homogène et rassemble pourtant des personnalités vocales très distinctes. Max Emanuel Cenčić déploie sa voix au timbre cristallin avec une aisance et une expressivité extraordinaires ; il est bel et bien le héros de la soirée. Julia Lezhneva (Laodice), jeune soprano qu'on avait adorée dans *Alessandro* de Haendel et qui ne cesse de faire parler d'elle dans le milieu baroque, fait sonner une voix toujours aussi envoûtante, caressante, mais prend du temps pour se chauffer... Au premier acte, elle manque légèrement de souffle ; au deuxième, la magnificence de son timbre éclate plus naturellement mais certaines notes de passage manquent de justesse ; au troisième acte, en revanche, elle éblouit la salle entière avec ses vocalises impressionnantes de grâce, de précision et de beauté. Des applaudissements irrésistibles et des acclamations émerveillées accueillent sa performance : oui, Julia Lezhneva est magique.

Les seconds rôles ont une importance non négligeable dans l'opéra : chacun des protagonistes a plusieurs airs qui, nous l'avons dit, requièrent des capacités techniques d'une solidité extrême. Mary-Ellen Nesi (Medarse), Lauren Snouffer (Arasse) et Roxana Constantinescu (Emira) s'en sortent toutes trois très bien, à leur façon, la première avec une voix assez mince et particulièrement émouvante, la seconde avec un sens de la virtuosité prononcé, la troisième avec un charisme marquant. Juan Sancho, enfin, incarne un Cosroé très convaincant, à la fois effrayant et affaibli par sa cruauté.

Il est très surprenant pour le spectateur d'aujourd'hui de comprendre comment un opéra aussi flamboyant que *Siroe, Re di Persia*, a pu tomber dans l'oubli pendant des siècles. C'est le moment de l'immortaliser une fois pour toutes : un CD (déjà sorti) et un DVD (à paraître) viennent couronner un travail d'une qualité incroyable.

## [Siroé à Versailles, un festin baroque](#)

28 novembre 2014



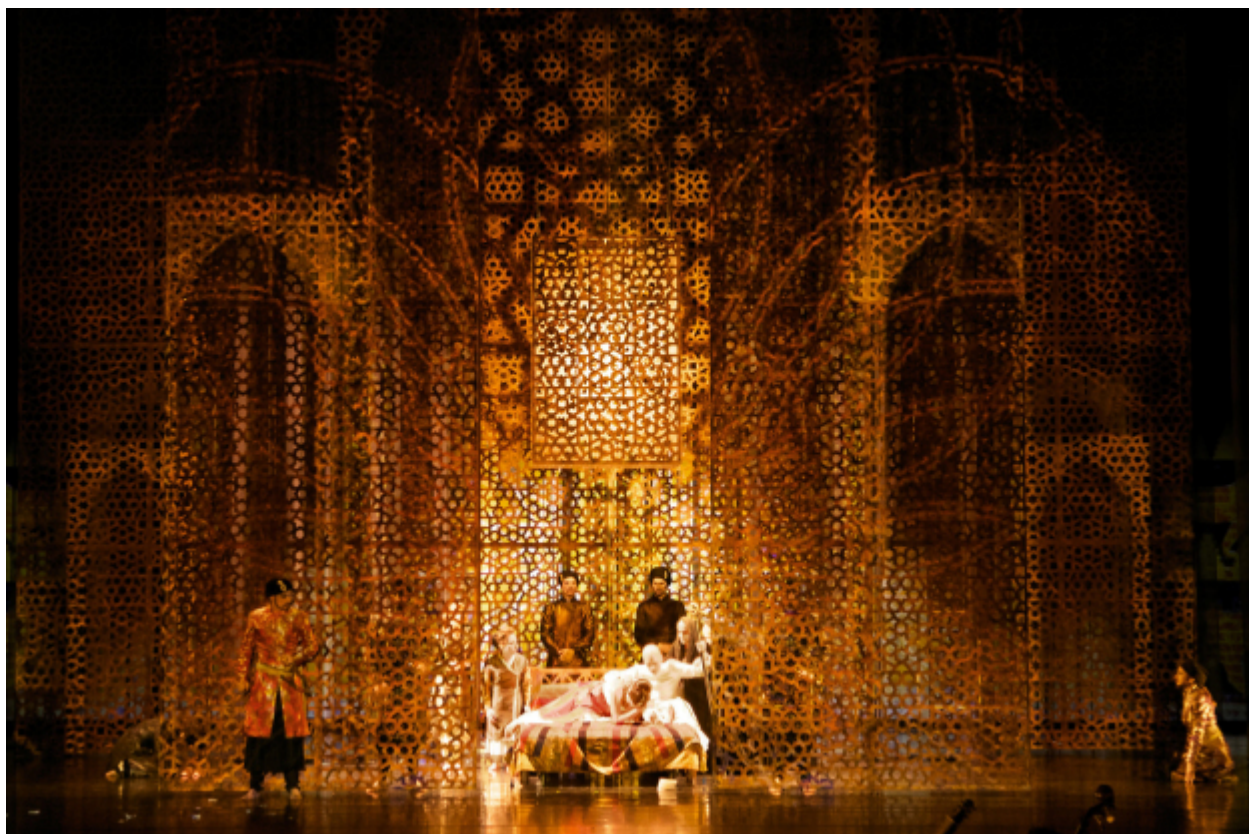
Même républicaine, la France n'a sans doute jamais renoncé aux sirènes monarchiques. Et c'est à l'Opéra de Versailles que les mélomanes se donnent rendez-vous pour en goûter les fastes authentiques. Edifiée par Gabriel pour les trois mariages royaux de 1770 – le château de Versailles ne disposait jusqu'à alors aucune scène permanente – la salle bleue, crème et or est devenue, depuis sa réouverture dans ses habits d'origine en 2009 après une campagne de rénovation, un authentique repaire musical, plus qu'il ne l'avait jamais été. Le baroque y est naturellement à l'honneur, et le Siroé de Hasse, où le contre-ténor vedette Max-Emmanuel Cencic signe sa première mise en scène, en offre un réjouissant exemple : pour les parisiens lassés de la grisaille de Bastille et Garnier, déluge de virtuosités et de couleurs garanti. Et évènement pour le Tout-Paris baroqueux, qui s'est retrouvé à la première mercredi soir. Ce n'est évidemment pas pour l'intrigue que l'on se pressait à l'opéra au siècle des Lumières, et cela n'a guère changé aujourd'hui. Dans cette Perse vénéneuse où se conjuguent rivalités politiques et intrigues amoureuses, la scénographie élégante et orientalisante gagne en effet au fil de la soirée à mesure qu'elle modère son flamboiement vidéographique – les lumières et les jeux d'ombres au deuxième acte distillent une poésie délicate et raffinée, plus que le court-métrage des amants façon publicité Armani.

### **Prima la voce**

Mais il est avant tout question de gosier ici. Et Max-Emmanuel Cencic ne faillit pas à sa réputation dans le rôle-titre, passant de la subtilité élégiaque, accompagné par une onirique basse continue, à la fureur vengeresse. Véritable bête de scène, Julia Lezhneva retient l'attention par sa Loadice aux vocalises étourdissantes. Dans ce creuset de timbres androgynes, Mary-Ellen Nesi se distingue en Medarse – le frère rival de Siroé – ambigu à souhait. Lauren Snouffer ne manque pas moins de crédibilité en Arasse, ni Roxana Constantinescu en Emira, dissimulée sous les armes d'Idaspe. Quant à Cosroé, le souverain vieillissant, Juan Sancho le fait sonner avec un redoutable naturalisme théâtral. Avec les musiciens d'Armonia Atenea, George Petrou insuffle à l'ensemble une belle vitalité, et ne laisse pas la partition s'alanguir dans ses ornements et ses da capo parfois un rien prolives. Triomphe aux saluts pour cette éblouissante redécouverte : on aurait tort de boudier son plaisir.

GL

*Siroé*, Opéra royal de Versailles, jusqu'au 30 novembre 2014



## Siroé, Re di Persia, Max Emanuel Cencic

Bien que le regain d'intérêt pour Johann Adolph Hasse (1699-1783) ait suscité ces dernières années quelques enregistrements, la scène lui reste encore relativement fermée. On ne peut donc que féliciter le Château de Versailles de cette belle production de *Siroé, rè di Persia*, monté pour la première fois en France depuis sa création en 1733.

Le contre-ténor Max Emanuel Cencic s'essaie ici à la mise en scène. La composition des personnages est intéressante et parfois audacieuse. Si Laodice ne pouvait être qu'une jeune fille volage et Siroé, un innocent injustement accablé, le personnage de Cosroé est plus surprenant. Pour justifier psychologiquement sa méfiance vis-à-vis de son propre fils et le retournement final, Cencic en fait un très vieil homme, au risque toutefois d'un écart un peu trop marqué avec la voix du chanteur. Corsé est donc ici un roi en fin de règne, au bord de la sénilité, entouré de vieilles sorcières, deux rôles muets bien pensés. Ce choix permet d'animer certains airs (la toilette pendant l'air de Medrase) et fait l'objet de belles images (le cercle de bougies dans le dernier acte).

La scénographie de Bruno de Lavenère (auteur également des costumes) est simple mais efficace, ne détournant pas l'attention des émotions éprouvées et chantées sur scène, cœur même de tout opéra baroque. Elle consiste en quelques meubles isolés, en longs voiles translucides suspendus et en panneaux de métal aux motifs de moucharabieh. Le plateau prend vie grâce aux belles lumières de David Debrinay et aux projections vidéo d'Etienne Guiol. D'emblée, la projection de quelques éléments d'ornementation installe le cadre de l'action : la Perse fantasmée d'un conte des Mille et Une nuits. Cette idée correspond bien au propos de l'opéra, qui ne relève en rien de l'histoire mais de la morale, tout autant qu'au cadre de l'Opéra Royal de Versailles. Nous passons ainsi de la salle du trône, à un jardin clos ou encore aux appartements privés. Certaines projections déçoivent cependant par leur naïveté quasi publicitaire (les amoureux à la plage), leur caractère excessivement macabre (les empilements de crânes) ou leur symbolisme abscons (les références à la franc-maçonnerie dont Hasse fut membre).

Le chef George Petrou domine cette partition assez complexe dont les changements de tempo sont parfois très abruptes, à l'image des émotions des protagonistes. L'Armonia Atenea fournit une bonne prestation d'ensemble mais s'anime avec bonheur dans le troisième acte, par ailleurs assez figé et esthétiquement peu séduisant.

La distribution vocale est très bonne et homogène. Cet élément est autant plus déterminant que dans cet opéra, il n'y a pas véritablement de rôle central. Même Arasse n'est pas secondaire dans la mesure où il décide de l'issue du drame. On saluera la performance non seulement vocale mais scénique de Juan Sancho en Cosroé et de Roxana Constantinescu en Emira / Idaspe. Cependant, Julia Lezhneva surclasse indéniablement ses partenaires, non seulement par sa présence scénique et son timbre mais aussi par une émission vocale parfaitement maîtrisée, y compris, et surtout, dans les ornementsations des reprises. Son dernier air reçoit du public une longue acclamation, bien légitime.

La qualité d'ensemble de cette production permet d'espérer la résurrection d'autres chefs-d'œuvre du cher Saxon.

Vu à l'Opéra Royal du Château de Versailles. Mise en scène par Max Emanuel Cencic. Avec Max Emanuel Cencic, Julia Lezhneva, Mary-Ellen Nesi, Juan Sancho, Laureen Snouffer, Roxana Constantinescu. Bruno de Lavenère, décors, David Debrinay, lumières, Etienne Guiol, vidéo, Orchestre Armonia Atenea, direction musicale George Petrou. Photo de Bruno de Lavenere/Decca Classics.

Par [Yannick Bezin](#)

# Siroe

[30 novembre 2014](#) [Senza categoria](#)



★★★★★

Versailles, 28 novembre 2014

## Riscoperta di un capolavoro sconosciuto

La stupefacente fioritura di voci di controtenore avutasi negli ultimi anni in tutto il mondo, dall'Argentina all'Australia, dal Marocco alla Corea oltre ovviamente all'Europa, Italia esclusa sia ben chiaro, non solo ha permesso la rappresentazione di opere altrimenti assenti dai palcoscenici, come ad esempio il recente *Artaserse* di Vinci con cinque controtenori su sei personaggi, ma addirittura la riscoperta di titoli pressoché inediti. È il caso del *Siroe* di Johann Adolf Hasse scovato, proposto, messo in scena e cantato da Max Emanuel Cenčić, punta emergente della moderna fucina di contraltisti.

Dopo il debutto a giugno al festival di Atene questo allestimento viene ripreso in una location prestigiosa, l'Opéra Royal di Versailles, per la stagione che il piccolo teatro inaugurato nel 1770 da Luigi XV per le nozze del Delfino dedica alla musica barocca e non. Sono concerti e rappresentazioni che fanno rivivere un periodo glorioso e rispolverano capolavori poco conosciuti del repertorio francese (Lully, Rameau, Couperin, Mehul, Leclair) e italiano (Monteverdi, Steffani, Falveti, Vinci) oltre agli immortali Bach, Händel e Mozart.

Queste tre recite del *Siroe* fanno luce su un autore ben poco frequentato: Johann Adolf Hasse (1699-1783), compositore tedesco che fece dell'Italia la sua seconda patria e dove «il caro Sassone» fu allievo di Porpora e di Alessandro Scarlatti a Napoli prima di ritornare a Dresda alla corte di Federico Augusto II di Sassonia. Alla morte dell'Elettore passò a Vienna e poi a Venezia dove morì ottantaquattrenne dopo aver scritto quasi sessanta opere, la metà su testi del Metastasio, l'autore più frequentato nei libretti d'opera: secondo le dotte analisi di Piero Weiss infatti, sono più di ottocento le opere musicate su suoi testi. Non sfugge alla regola il *Siroe re di Persia* intonato, tra i tanti, da Vinci (1725), Porpora (1727), Vivaldi (1727) e Händel (1728). La versione di Johann Adolf Hasse aveva debuttato a Bologna nel 1733 con due tra i maggiori castrati dell'epoca, Farinelli e Caffarelli, nei ruoli di Siroe e Medarse.

La musica di Hasse ha la ricchezza e facilità melodica di un Pergolesi, ma la cura dell'orchestrazione e la drammaticità e lo spessore del suo trattamento armonico vanno più lontano ancora, prefigurando addirittura il teatro di Mozart come risulta evidente dalle arie scritte per il personaggio di Arasse (il *Mitridate* è del 1770). L'opera di Hasse può essere considerata l'anello di congiunzione tra il periodo barocco di Händel e Vivaldi e quello classico di Haydn e Mozart appunto.

Nella vicenda il re Cosroe (storicamente Cosroe II, che nel 628 d.C. decise di non passare la successione al figlio maggiore) è ingannato come Lear dall'ipocrisia del figlio minore Medarse e non riconosce la sincerità dell'altro figlio, Siroe, che condanna addirittura a morte per le false accuse che il fratello ha costruito e le circostanze che sembrano tutte contro di lui. A corte c'è anche Emira innamorata di Siroe la quale, travestita da uomo, vuole vendicare la morte del padre e del marito trucidati da Cosroe. Anche Loadice ne è innamorata e ciò non fa che complicare gli eventi che dopo prove crudeli per Siroe hanno comunque un lieto fine e l'ultima sua aria sembra il rondò della *Cenerentola* di Rossini con il trionfo della bontà che perdona tutti quanti.

In questo allestimento è stata scelta la terza versione dell'opera, più concisa, eseguita a Dresda nel 1763. Cenčić regista affida scene e costumi a Bruno de Lavenere che ricostruisce la Persia di fiaba come poteva essere immaginata nel secolo dei lumi. Le scenografie sono costituite da leggeri schermi traforati mobili e tutto è affidato alle luci e alle proiezioni di una video grafica fantasiosa, anche se non sempre convincente. Belli e funzionali i costumi, ma è soprattutto la regia di Cenčić che ha soluzioni eleganti e funzionali all'azione e alla psicologia dei personaggi. I quali personaggi ricevono dal musicista una caratterizzazione esemplare nelle venti arie che compongono l'opera.

Nel primo atto ogni personaggio ha a sua disposizione un numero in cui presentare la sua personalità. Ecco quindi Cosroe giustificare con il suo «paterno amore» la scelta di non lasciare il trono al figlio cui è predestinato, Laodice affermare invece che «Costanza è spesso il variabile pensiero», Siroe lamentarsi de «La sorte mia tiranna», Medarse sfogare la sua terribile calma in «Fra l'orror della tempesta» e così via per gli altri due personaggi Emira e Arasse.

Il secondo atto, in cui si ha lo sviluppo maggiore della vicenda, è il più lungo e Siroe ed Emira hanno un numero doppio di arie per esprimersi.

Nel terzo nuovamente ognuno dei personaggi ha a disposizione un'aria per sé fino al coro finale che unisce tutte le voci.

Siroe è interpretato dallo stesso Cenčić e il suo magico timbro costruisce alla perfezione il personaggio torturato tra l'affezione al padre e l'amore per Emira. Non ci sono difficoltà nella sua parte che il controtenore croato non sappia risolvere con la sua eccezionale tecnica vocale. L'aria «Vo disperato a morte» dal *Tito Vespasiano* dello stesso Hasse viene introdotta nel terzo atto per permettere al cantante di toccare le corde più drammatiche della sua interpretazione.

Il ruolo del subdolo fratello Medarse è sostenuto dal mezzosoprano, Mary-ElLEN Nesi che dopo il Polinesso dell'*Ariodante* handeliano si cala nuovamente in un personaggio malvagio – è noto il fascino del male... Nella sua aria di bravura «Torrente cresciuto per torbida piena» il mezzosoprano greco-canadese mette in evidenza le sue ottime qualità vocali (anche se fa un po' rimpiangere il Franco Fagioli nella stessa parte nell'edizione su CD appena uscito).

Ma è Julia Lezhneva l'attrazione della serata. Hasse ha scritto per il ruolo della fatua ma in fondo buona Laodice le pagine di più strepitosa agilità e coloratura dell'opera e il soprano russo le esegue con estrema facilità inanellando una dopo l'altra tutte le tecniche della virtuosità vocale: trilli, roulades, picchettati, acuti e variazioni spettacolari. Per buona misura verso la fine del terzo atto viene inserita una pirotecnica aria dal *Britannico* di Graun in cui la Lezhneva infaticabile inchioda il pubblico alla sedia fino a farlo esplodere di entusiasmo.

In quest'opera non ci sono personaggi minori e di gran livello sono anche l'Arasse di Laureen Snouffer e la vendicativa Emira di Roxana Costantinescu.

Il timbro infelice, la voce ingolata, gli eccessi espressivi di Juan Sancho servono per lo meno a caratterizzare la decrepitezza del vecchio re Cosroe, mummia assistita da due altrettanto fatiscenti maghe in nero, che ha il suo momento nel tragico «Gelido in ogni vena» (aria ben più famosa nell'intonazione di Vivaldi nel suo *Farnace*).

L'Armonia Atenea si dimostra una splendida orchestra barocca e il suo direttore George Petrou sa trarre da questa ridotta compagine suoni inusitati e colori sempre cangianti che mettono in risalto la magnifica partitura di questo capolavoro sconosciuto.

Esito trionfale per tutti e bis del coro finale con il maestro salito in scena a ricevere il diluvio di applausi di un pubblico attento e conscio di aver assistito a una serata speciale.



# Opéra Royal de Versailles : Siroe de Hasse

01/12/2014 - Critiques

Par Jean-François Lattarico



Photo Guillaume L'Hôte

La Perse fantasmée ici n'a rien de philologique. Les personnages sont des archétypes, mus par des passions franches et contrastées. Laodice est jalouse, Medarse ambitieux, Arasse vertueux, Cosroe empli de doutes... Comment représenter ce théâtre rhétorique qui alterne longues tirades récitées et arias da capo figées dans un moule immuable ?

Pour sa première mise en scène, **Max-Emmanuel Cencic** joue la carte de la lisibilité, transportant le spectateur dans une Perse stylisée du plus bel effet. Les costumes (somptueux) et les décors de Bruno de Lavenère, la vidéo d'Étienne Guiol et les lumières de David Debrinay : tout concourt à un spectacle dont la beauté rappelle le *Solimano* du même Hasse, jadis exhumé par René Jacobs (Innsbruck, 1997). Dès l'ouverture, les lignes sinueuses et les figures géométriques dessinent les grilles de moucharabiehs mobiles, symbolisant les méandres dans lesquels sont pris les personnages. Si parfois Cencic cède à la tentation du kitch glamour (la vidéo noir et blanc « coquillages et crustacés » de Siroe et Elmira) ou aux fantasmes crypto-sados-gays (les corps dénudés à la Michelangelo subissant le supplice du fouet), jamais le texte n'est trahi, à l'exception de la référence finale à l'œil maçonnique, ici bien incongru.

## Julia Lezhneva, sidérante d'aisance

La distribution reprend celle du disque (*Diapason d'or Decca, cf. n° 630*) avec un égal bonheur. Seul changement de taille : en lieu et place de Franco Fagioli, **Marie-Ellen Nesy** incarne un Medarse travesti. L'abattage de la mezzo émerveille, malgré ça et là quelques failles vénielles dans le grave. Cencic révèle, encore mieux sur scène, sa *morbidezza* exceptionnelle, surtout dans les airs élégiaques, et rappelle quel technicien hors pair il sait être (magnifique « *Vo disperato a morte* », emprunté à un autre ouvrage de Hasse – *La Clemenza di Tito*). Dans le rôle redoutable de Laodice, **Julia Lezhneva** est sidérante d'aisance, son air ultime – moment de grâce absolue – étant aussitôt bissé. **Juan Sancho** campe un étrange Cosroe zombi, affublé de deux sorcières, mais l'âge et la faiblesse du personnage l'acquittent de certains problèmes de justesse. La mezzo **Roxana Constantinescu** est une Elmira passionnante, à la technique encore plus solide que celle de sa rivale (la voix ne « déraile » jamais dans l'aigu). Personnage secondaire mais essentiel, l'Arasse de **Lauren Snouffer** est irrécusable.

Toujours attentif au dialogue avec les voix qui seul fait naître l'émotion dramatique, **George Petrou** dirige l'orchestre Armonia Atenea d'une main de maître. Les contrastes entre les deux parties des airs ne sont pas toujours assez appuyés, la reprise de certains da capo manque d'imagination ? Peut-être, mais ce sont là chicaneries face à la réussite exemplaire d'une production qui rend enfin justice au génie de l'autre « Caro Sassone ».

**Siroe** de Hasse. Versailles, [Opéra Royal](#), 30 novembre.